L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 JUIN 1895.

Le Ministre des Postes.

Presse Associée.

Washington, 1er janvier—Le ministre des Postes, le général Wilson, est parti cette après-midi pour sa résidence de la Virginie de l'Ouest. C'est de là qu'il se rendra à Oxford, où il prononcera un discours à l'occasion de la distribution des prix de l'Université du Mississipi.

M. Joseph H. Manley.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—M. Joseph H. Manley, d'Augusta, Maine, est parti de Londres pour voyager en Ecosse et en Irlande. Il a parcouru toute l'Europe et a été reçu par les principaux hommes d'Etat de tous les pays, grâce aux lettres d'introduction que lui avait remises le défunt secrétaire d'Etat, M. Walter Q. Gresham.

M. Manley dit que les événements se succèdent si rapidement qu'il est impossible de prévoir qui sera le candidat du parti républicain à la Présidence, avant la fin de la prochaine session du Congrès.

Les distractions de Guillaume.

Presse Associée.

Berlin, 1er juin—L'empereur Guillaume a ordonné une répétition en sa présence du drame musical de Rubenstein, Christus, qui vient d'être joué à Brême.

Cette répétition aura lieu au château de Postdam.

Le vieux château Sans Souci sera ouvert cet été ; il y sera donné des dîners, des concerts, etc.

Lundi dernier, Guillaume a lui-même arraché une dent au petit prince Oscar, qui en a fait présent dans un magnifique écrin à sa gouvernante anglaise. Le prince est né le 27 juillet 1888.

DERNIERE HEURE.

Les Menaces au Roi du Saxe.

Presse Associée.

Berlin, 1er juin—Pendant les six derniers mois, le roi de Saxe a fréquemment reçu des lettres de menaces ou insultantes ; quelques unes le menaçent de mort par la dynamite.

L'auteur de plusieurs de ces épitres a été découvert à Dresde dans la personne d'un jeune ouvrier dont les antécédents sont mauvais.

Ses aveux impliquent d'autres personnes. L'écriture des lettres indique que six personnes différentes ont pris part à leur rédaction. Six arrestations ont eu lieu depuis mardi.

Incident significatif.

Presse Associée.

Berlin, 1er juin—Il est significatif que le ministère des affaires étrangères a été obligé d'appeler, par une circulaire, l'attention sur le fait qu'en vue du mauvais vouloir des tribunaux français, pour donner des informations aux autorités allemandes sur des personnes arrêtées en Allemagne, il est préférable de réclamer l'aide de l'ambassade allemande à Paris, ou des consulats du Havre et de Marseille.

Nouvelles du Mexique.

Presse Associée.

Mexico, 1er juin—Le Président Diaz est guéri de l'érésypèle dont il a souffert ; il a repris l'exercice de ses fonctions.

La police a arrêté trois individus qui recrutaient des jeunes filles et les envoyaient à l'étranger.

Les fouilles exécutées sur l'emplacement d'une ville aztèque continuent à Amatlan, dans le Guatémala. Un grand nombre de curiosités ont été découvertes. Il n'y a pas le moindre doute qu'une grande ville a été ensevelie à cet endroit par des tremblements de terre.

Sarah Bernhardt à Londres.

Presse Associée.

Londres, 1er juin—Le principal événement théâtral de la semaine a été le retour de Sarah Bernhardt au théâtre Daily.

Le drame, Gismonda, que la grande artiste a joué pour la première fois à Londres, est d'une puissante facture et a attiré la foule des spectateurs.

Gismonda a été joué à Paris au théâtre de la Renaissance, par Sarah Bernhardt et sa troupe cent fois consécutivement.

Au Japon.

Presse Associée.

San Francisco, 1er juin—Le steamer Belgic, arrivé aujourd'hui, apporte les informations suivantes : Tokio, 19 mai.

La perspective de changements ministériels se rapproche tous les jours. Quoique rien ne soit encore survenu pour prouver que le comte Ito va se retirer, sa disparition prochaine de la scène politique est regardée comme une certitude, et l'attention des classes officielles est principalement dirigée sur la question de sa succession.

L'Impératrice d'Allemagne assiste à la revue de la garnison de Berlin.

Presse Associée.

Berlin, 1er juin.—L'empereur Guillaume a été l'objet d'une grande ovation, jeudi dernier, à l'occasion de la revue annuelle des troupes de la garnison de Berlin au champ de parade de Templehoff, et à la revue de Postdam le lendemain.

L'impératrice, accompagnée du comte Philippe de Flandre, assistait à la revue de Templehoff avec plusieurs princesses, le corps diplomatique au complet et les principaux membres de l'aristocratie ; elle s'est rendue au champ de parade dans un landau attelé de six chevaux blancs.

L'empereur, l'épée à la main, a passé devant l'impératrice à la tête du second régiment de la garde. Beaucoup de membres de la colonie américaine ont assisté à la revue, entr'autres M. Bigelow.

Von Caprivi.

Presse Associée.

Berlin, 1er juin.—Le général Von Caprivi, l'ex-chancelier de l'empire d'Allemagne, s'est établi d'une façon permanente sur la propriété de son neveu, à Skiren, un petit village près de Kressen.

Marchés Divers.

Paris, 1er juin—La rente 3 pour cent est cotée à 102 francs 60 centimes à-compte.

New York, 1er juin—Les futurs sont stables à la clôture.

Ventes 119,300 balles.

Janvier 723, février 729, mars 734, mai —, juin 700, juillet 705, août 707, septembre 710, octobre 713, novembre 716, décembre 719.

New-York, 1er juin—Middling Gulf 7 1[2, Middling Uplands 7 1[4. Coton calme à la clôture.

Pas de ventes.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 2 Juin 1895.—Indications : pour la Louisiane : Temps beau et chaud ; vents variables.

Température du 1er juin 1895.
Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticiens.
No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	80	24
Midi	90	29
3 P. M.	92	30
6 P. M.	90	29

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES.—Joseph Hildebrand à Mlle Catherine Schotzmiller ; A Cole à Mlle Martha Parker ; Thomas M. Colton à Mlle Agnes McNamara ; Thaddeus Johnson à Mlle Mamie Robinson.

NAISSANCES.—Mmes Aug. Sindrock une fille ; Theo J. Baltz, une fille ; James Gilmore, une fille ; Wm L. S. Gordon, une fille ; Mmes Marc A. Strauss, un garçon ; Jno Berry, Jr., un garçon ; G. V. S. Fossat, un garçon ; Jno. Switzer un garçon ; D. Gayant, un garçon.

NAISSANCES.—David J. Collins, 34 ans, Philip et Franklin ; Louise Alexander, 46 ans. Bourbon et Robertson ; Robert Downey, 61 ans, 1559 Tulane ; —— Ralph, 8 mois, —— ; John A. Morris, 58 ans, Morris ranch, Gillespie, Tex.

Mme J. Hurley et als., à J. Fabacher, un terrain borné par les rues Désiré, Piété, Amour et Bourgogne, $1,800.

B. J. Zahn à S. Gross, deux terrains bornés par les rues Burdette, Adams, Spruce et Cypresse, $175.

J. Hosli à W. B. Thompson, deux terrains bornés par les rues State, Chestnut, Colisée et Bloomingdale, $1,550.

P. Depry à Wm Drury, deux terrains bornés par l'avenue Louisiana, les rues Delachaise, St David et St Patrick, $975.

Mme H. Powell à J. Goeeling, une portion de terre bornée par les rues Constance, Valmont, Bellecastle et Magazine, $2,700.

Mlle M. Bouche à Mlle L. J. Bouche, un terrain borné par les rues Royale, St Pierre, le passage de la Bourse et l'allée St-Antoine, $650.

J. Schekeler à P. Marais, un terrain borné par les rues Poydras, Lafayette, Locust et Magnolia, $1,500.

Mme H. A. Grunewald à J. Rozenthal, un terrain borné par les rues Première, Deuxième, Locust et Freret. $150.

Mme W. E. Lawrence à Mme H. B. Canty, un terrain borné par les rues Audubon, Félicie, Carrollton et Walnut, $1,600.

Mme J. Fahey à R. Tertrou, une portion de terre bornée par les rues Esplanade, Villeré, Robertson et Kerlerec, $10,000.

W. H. Fitzpatrick à R. Runte, un terrain borné par les rues Bienville, Douane, Solomon et St David, $250.

Le même à Mme J. Runte, un terrain dans le même ilet, $250.

V. Young à L. Frolich, un terrain borné par les rues Conti, Gayoso, Bienville et Dupré, $140.

Mme J. Brown à Mme E. O'Rourke, un terrain borné par les rues Franklin, Clio, Remparts et Calliope, $1,850.

F. H. Winter à F. H. Rose, un terrain borné par les rues Freret, Clio, Howard et Calliope, $1,950.

M. Ohleen à G. W. Gurley, portion de terre bornée par les rues Français, Solidelle, Joséphine et Champs-Elysées, $1,200.

Héritiers de F. Del Bondio à Mlle N. Haygood, un terrain borné par les rues Robin, Camp, Race et Magazine, $1,600.

Cour Criminelle de District.—Section B—juge J. C. Moise.

Comparutions :

John Bettinger, détournement ; Chas. Chapota, blessure ; Hy Bode et Chas Clark, vol et effraction ; T. R. Cottham, port d'arme cachée ; Arthur C. Martin, faux ; Mary Farrell, alias Mary Williams, alias Mary Harrison, larcin ; John Hickey et Joseph Simmonds, actes de violence ; Ralph Boisblanc, attaque et vol ; Geo. J. Calcleas et Arthur Biron, violation de la loi du dimanche.

Départ.

Nous apprenons que M. le Prof. Alcée Fortier partira dans la seconde quinzaine de juin pour l'Europe ; il prendra passage sur le paquebot quittant New-York le 29.

Voyage d'agrément que va faire là M. Fortier et qui durera trois mois. Après un séjour de deux mois à Paris où bien des salons lui seront ouverts, M. Fortier ira un peu partout en Europe.

Nos vœux l'accompagnent.

Blessé à la tête.

F. F. Philibert, conducteur des chars Pontchartrain, a accompagné hier soir à huit heures et demie, à la station du cinquième precinct, un jeune homme nommé J. S. Peyroux, demeurant rue Kerlerec 67 ; il souffrait d'une blessure à la tête.

Philibert raconte avoir trouvé Peyroux étendu près de la voie ferrée, à environ deux milles de la ville, dans un état d'insensibilité. Arrivé à la station le jeune homme a encore perdu connaissance et l'ambulance a été immédiatement appelée.

Les étudiants, après avoir examiné la blessure, ont jugé nécessaire de transporter Peyroux à l'hôpital.

St-Antoine de Padoue.

Le hasard, un heureux hasard nous a fait pénétrer, il y a un jour ou deux, dans une petite église de la rue des Remparts, qui était, jadis, une simple et humble chapelle mortuaire, à moitié délaissée et tombant presque en ruines. Nous l'avons trouvée toute fraîche, toute rajeunie, et très heureusement restaurée. Le curé de l'église italienne, placée sous l'invocation de Saint-Antoine de Padoue, en avait confié la décoration à M. Humbrecht, l'auteur des fresques de la Cathédrale St-Louis, qui l'a presque complètement transformée. Cette ornementation consiste en une frise aux riches couleurs et aux élégantes arabesques couronnant toute l'église, et surtout en un vaste médaillon qui se détache du milieu de la voûte et représente la présentation de l'enfant Jésus à St-Antoine, le patron de la paroisse.

Nous ne dirons pas que cette décoration est complète ; le plafond manque.

Evidemment le grandiose médaillon du milieu exigeait évidemment des peintures accessoires ; mais on ne fait guère que ce que l'on peut et nous espérons voir bientôt acheter cette ornementation qui ne manque pas de valeur artistique.

Humiliant pour l'Homme.

Un journal anglais a publié dernièrement le résultat de calculs étrangers auxquels il s'est livré dans le but évident de rabaisser l'orgueil de l'homme.

Celui-ci est toujours porté à se considérer comme la partie la plus importante de la création : il ne réfléchit pas assez qu'il occupe dans l'univers une place vraiment infime.

D'après le journaliste, on pourrait, en effet, réunir les 1,480 millions d'êtres humains qui peuplent notre globe dans un seul comté anglais, et chacun d'eux aurait à sa disposition un espace d'un mètre carré.

On pourrait encore les empiler, tous, dans une même boîte en forme de cube, qui n'occuperait guère que la moitié de la superficie de Hyde-Park. Elle mesurerait 1,140 aunes,—environ 1,310 mètres—dans tous les sens, et, si l'on consentait à laisser un bicycliste au dehors, il en ferait facilement le tour en six minutes.

Et c'est ainsi que, grâce à un peu de statistique, on s'instruit en s'amusant.

Tue son gendre et se suicide.

George T. Woods, un fermier bien connu des environs de Rutland, dans le Massachusetts, a tué hier matin d'un coup de fusil son gendre John Adams et s'est aussitôt suicidé.

Mariage à la Cathédrale St-Louis.

Hier, à 10 heures du matin, le grand autel de la Cathédrale St-Louis était splendidement illuminé. Une nombreuse assemblée se pressait dans la grande nef pour assister au mariage de Mlle Marie Roussel, très connue en ville par son habileté à manier le pinceau comme la plume, avec le Cte Alfredo di Calcinara. Cette foule nous a d'autant plus surpris que, comme reporter, nous savions d'avance qu'il n'y avait eu, pour la cérémonie religieuse, que de très rares invitations adressées à des intimes.

A l'heure dite, l'orgue attaquait une marche nuptiale célèbre, et le cortège entrait dans la cathédrale. Mlle Roussel portant une robe de soie grise très riche et une coiffure de même couleur garnie de diamants, était conduite par son frère.

M. Numa Landry accompagnait le comte di Calcinara. Puis venaient les autres témoins et les intimes de la famille Roussel.

C'est le Rév. Père Mignot qui officiait. On sait avec quelle bonhomie pleine de grâce et de cœur, il fait les allocutions qui précèdent la bénédiction nuptiale. Il a été touchant, hier.

Pendant la signature du contrat, M. Grisai, notre habile violoncelliste, a exécuté sur son instrument, avec accompagnement d'orgue, une mélodie d'un caractère religieux qui a fait grand plaisir à l'auditoire.

Ont signé au contrat, après les deux époux, MM. Roussel, le frère de la mariée, Numa Landry, A. Capdevielle et H. Dubos.

Après les quelques compliments d'usage, le cortège a redescendu la grande nef, le comte di Calcinara donnant le bras à son épouse, et s'est rendu à la résidence du nouveau ménage, où a eu lieu une réception.

Nous y avons rencontré plusieurs dames amies de la Directrice de la *Revue* : Mlle Léonie Pichot, un écrivain de valeur ; Mme Wright, qui tient une jolie place dans le journalisme néo-orléanais ; Mlle Murphy, un autre écrivain en même temps qu'une excellente chanteuse, Mlle Alpuente, Mlle Giroux et plusieurs autres dont les noms nous échappent.

Charmante véritablement cette réception, dont le comte et la comtesse ont fait les honneurs avec beaucoup de grâce et de simplicité.

Nous apprenons que Mme de Calcinara doit quitter la Nouvelle-Orléans, demain ou après-demain, pour faire une tournée en Louisiane, en compagnie de son mari ; mais elle doit nous revenir bientôt pour continuer la publication de sa Revue.

Nous souhaitons au nouveau couple un excellent voyage et un prompt retour.

Voilà, en vérité, un mariage qui s'accomplit sous les plus heureux auspices. Nous faisons des vœux sincères pour le bonheur de la nouvelle comtesse ; elle le mérite autant par ses qualités de cœur que d'esprit.

ATHENÉE LOUISIANAIS.

A la dernière séance de l'Athénée Louisianais, le 31 mai, les membres de cette Société ont choisi le sujet du concours de 1895 : "L'influence de Napoléon Ier sur les destinées de la France."

Grâce au renouveau de l'épopée napoléonienne le sujet présenté par l'Athénée sera populaire, et un grand nombre de manuscrits seront, sans doute, envoyés pour le concours.

Nous sommes heureux de constater la prospérité de l'Athénée : cette Société vient d'étendre sa sphère d'action en fondant un prix de français à l'école supérieure publique des garçons. On sait que l'Athénée, depuis trois ans, présente une médaille d'or, aux exercices scolaires de fin d'année, à chacune des deux écoles publiques supérieures des jeunes filles et à l'école de l'Union Française.

Six nouveaux membres viennent d'être reçus à l'Athénée et seront de précieux auxiliaires : Messieurs L. N Brunswig, A. Breton, H. Percy Guy, H A. Bernard, juge E. Rost et Lucien Soniat.

Nous espérons qu'à la séance de rentrée en octobre il se présentera encore de nombreux candidats à l'Athénée.

Tom Pouce !

L'Armée du Salut a fait une recrue qui, paraît-il, vaut son pesant d'or.

C'est un nain hollandais connu sous le nom de Kayser, et qui jadis s'exhiba à la foire du Trône, sous le nom le plus romantique de Tom Pouce.

Le nouveau salutiste se promène aujourd'hui en uniforme dans les rues d'Almelo et dirige souvent des exercices publics. Dans ce cas, les curieux affluent aux réunions.

A Port Eads.

Port Eads, 1er juin, 6 heures du soir—Léger vent du Sud. Temps clair.

Arrivés :

A neuf heures 30 du matin, steamship américain New Orleans, capitaine Betts, de New York ; à A. Moulton et Co.

Schooner américain Hildegarde, capitaine Green, de Frontera, Mexique ; au Otis Mnfg Co.

Un portrait de Delpit.

L'Université Tulane dont notre ville est en droit de s'enorgueillir, possède, on le sait, un musée des plus intéressants.

Nous apprenons que ce musée s'enrichira sous peu du portrait d'Albert Delpit, don que lui fait la famille du regretté romancier mort à Paris, il y a deux ans à peine, au début même de cette carrière des lettres où déjà bien des succès lui étaient venus et où tant d'autres lui étaient promis.

Delpit était né à la Nouvelle-Orléans. C'est lui que s'est révélé son talent si fin, si personnel, et qu'a consacré Paris quelque temps après.

M. Gabriel Ferry, publiciste à Paris, écrivait il y a quelque temps à M. le prof. Alcée Fortier, lui faisant part du désir de la famille Delpit d'offrir à une institution quelconque en Louisane, le portrait d'Albert Delpit, et le priant d'en choisir une.

M. Fortier qui fait partie de la Faculté de l'Université Tulane et qui a puissamment contribué à gagner à celle-ci la vogue méritée dont elle jouit, a nécessairement désigné l'université en question.

Une seconde lettre de M. Ferry à M. Fortier, de date récente, lui annonce l'envoi très prochain du portrait.

La Société du 14 Juillet et la fête Française.

Quand nous disions que le comité général chargé des préparatifs de la Fête du 14 Juillet s'était énergiquement mis à l'œuvre, nous ne nous trompions pas ; nous n'exagérions rien. En voici la preuve. On nous promet, cette année, des décorations d'une richesse tout à fait exceptionnelle, dont l'exécution est confiée à M. Bétat ; un superbe feu d'artifice, le plus beau que nous ayons encore vu, c'est l'engagement de M. Weingart qui s'en est chargé ; enfin une grande tombola de 1,000 lots.

Pour collecter tous ces objets, il faut du travail ; il faut aller frapper à bien des portes. Il n'y a guère que la femme qui soit capable du dévouement, de la persévérance, qu'exige une pareille tâche.

Aussi le comité général a-t-il eu l'idée de s'adjoindre un Comité Spécial de Dames et de Demoiselles.

Nous en donnons ci-dessous la liste complète.

Comité de dames et demoiselles, adjoint au Comité général, pour la célébration de la Fête du 14 Juillet 1895 :

Mme Numa Augustin, présidente honoraire ; Mme A. Maurin, présidente ; Mme A. Dussel, vice-présidente ; Mme Emilie Pons, trésorière ; Mme Elise Kirsch, secrétaire ; Mlles B. Bagur, Olivia Chainay, Johanne Casey, M. Butler, Rita Delery, Corinne Delery, Loetit a Delery, A. Dorling, L. Dorling, Aurélie Gaigno, Amélie Gaigno, Anna Kantz, Mmes A. Kantz, C. de Lappe, Mlle Clémentine Meyers, Mmes F. Madueil, Muler, F. Plougit, Mlle Emilie Pons, Mme Emile Rivoire, Mlles E. Rouyer, J. Rouyer, M. Rouyer, Mme R Sénac.

On conçoit que la Société du 14 Juillet ait actuellement plus d'initiative et aille plus hardiment de l'avant que par le passé. Elle a un but bien définitif, bien net à atteindre : soutenir une institution solidement fondée, une école française qui fait de rapides progrès. Elle a le droit de compter sur l'appui de la population et elle l'obtiendra.

La sentence de Davis.

Le meurtrier de Boya, l'individu à l'endroit duquel un jury a fait preuve d'un coupable clémence, le nommé J. J. Davis, a été conduit hier matin devant le juge Moise pour s'entendre condamner à la réclusion perpétuelle.

Davis ne s'est pas laissé émouvoir quand le magistrat lui a rappelé l'odieux de son crime ; quand il lui a dit qu'il avait échappé à l'échafaud de la façon la plus inexplicable et l'a condamné à finir ses jours entre les murs du pénitencier.

Davis a pris le chemin de Baton Rouge quelques heures plus tard sous la conduite d'un shérif civil.

Base Ball.

Atlanta, 14 ; Montgomery, 5.
Philadelphia, 6 ; Chicago, 4.
Baltimore, 6 ; Cleveland, 1.
Washington, 21 ; Louisville, 4.
Brooklyn, 12 ; Pittsburg, 4.
Boston, 9 ; Cincinnati, 5.
Cornell, 16 ; Columbia, 1.
Little Rock, 11 ; Chattanooga, 10.
Memphis, 10 ; Nashville, 9.
St. Louis, 23 ; New York, 2.

Cent cinquante malles.

M. Claus Spreckles et sa femme, avec cent cinquante malles, sont arrivés hier à un des principaux hôtels de Londres, et se sont installés dans un appartement magnifique. M. Spreckle s'était à peine installé qu'il a accidentellement entendu dire que le précédent locataire avait souffert de la fièvre. Aussi M. et Mme Spreckles ont-ils quitté l'hôtel en toute hâte, au beau milieu de la nuit, avec leurs cent cinquante malles.

POUR L'ANTITOXINE.

L'œuvre du Comité Auxiliaire des Dames : $3,602 72.

Nous avons pu nous procurer la liste des collections faites par le Comité Auxiliaire des Dames pour l'œuvre de l'Association.

Cette liste représente un travail considérable. Elle contient près de 1000 noms. Nous regrettons de ne pouvoir la reproduire in extenso.

Il y a de tout dans cette liste, des riches, des pauvres, des commerçants, des docteurs, des employés, des enfants, mais surtout des dames ; elles y sont en immense majorité. Cela devait être, nous nous y attendions. Toutes les fois qu'il s'agit d'une bonne œuvre, la femme bat toujours l'homme à plate couture. Trouvez nous donc un comité de messieurs se dévouant à aller de porte en porte pour collecter une masse de petites sommes d'argent ! Vous n'y arriverez jamais. La plupart des membres de ce comité commenceront par demander leur commission sur les sommes collectées.

Assez dit sur ce chapitre. Nous avons seulement à constater ce fait qui est peu à l'honneur de l'homme—et c'est un homme qui écrit ces lignes—qu'il s'est produit un mouvement plus ou moins sérieux, plus ou moins sincère, en faveur de l'œuvre de l'Antitoxine, et que ce sont seulement les femmes qui l'aideront à aboutir.

Voici le chiffre accusé des collections de ces Dames : $3,602 72.

Qu'elles continuent comme elles ont commencé et, avant un mois la victoire est à elles.

Broadway Rifle Club.

Le Broadway Rifle Club a donné hier soir dans la salle de tir de la rue Broad, près Ursulines, sa première soirée dansante complimentaire. La bâtisse du club, ainsi qu'une immense plateforme pour la danse, construite spécialement pour l'occasion, étaient superbement illuminées. Les officiers, ainsi que les différents comités ont fait tous leurs efforts pour rendre la soirée agréable à leurs nombreux invités, et ils ont entièrement réussi.

Les officiers du club sont MM. Robt. S. Landry, Président ; Dr O. Solomon, vice-Président ; Sid. J. Morel, Secrétaire ; A. G. Dorr, Trésorier, Hy Montreuil, Jr., capitaine.

NOUVELLES A LA MAIN.

L'agent de police Louis A Lehrmann a arrêté hier après-midi Johnny Bode, accusé d'avoir essayé de voler divers objets dans le magasin d'épiceries de Wm Burns, au coin des rues St André et Annonciation.

Il a été conduit à la station du sixième precinct, où une plainte a été déposée contre lui.

—Deux Italiens sont entrés, vendredi après midi, dans le magasin de J. C. Matthews, rue Patterson au No 67, à Alger, et pendant que l'un d'eux marchandait divers objets, l'autre s'est enfui avec un rouleau de natte évalué à 36 dollars.

ATHENEE LOUISIANAIS

Concours de 1895.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

L'INFLUENCE DE NAPOLÉON IER SUR LES DESTINÉES DE LA FRANCE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1896 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

JEUX D'ESPRIT.

SOLUTIONS.

FANTAISIE MUSICALE.

MIton ; TourneSOL ; SItôt ; FAmille ; LApin ; REvolte ; DOrade.

CHARADE.

Cor, an, Coran

LOGOGRIPHE.

Moutarde—Outarde.

Ont deviné : Mlles Marie Dumestre, rue St-Antoine 72 ; Blanche Maureau, rue des Marais 363.

M. Narcisse Thiberge, rue des Ursulines, 2,021.

PETITE LÉGENDE PAYSANNE

I

C'étaient des tout p'tits bons enfants
Qu'avaient ni papa, ni maman

Qu'avaient ni papa, ni maman,
Et qu'avaient pris la clef des champs....

S'en étaient allés, frère et sœur,
Tous les deux mignons comme des cœurs ;

S'en étaient allés tous les deux,
Par où qu' la route allait d'vant eux.

La p'tite avait les yeux bleu c'air
Comm' la plein' lun', beau temps, bell' mer

Avait des yeux clairs et jolis
Dans visag' blanc comm' fleur de lys ;

Et cheveux blonds pareillement
Comme un' paill' fraîche de fr ment.

Elle avait six ans, peut-êt' mieux,
Mais on n' lui voyait que les yeux.

Ses yeux jolis, couleur ciel clair,
Quand la p'tite lun' se lève en mer.

Le p'tit garçon qu'avait sept ans
Etait fleuri comme un printemps ;

Il marchait droit comme un clocher
Où qu' l hirondell' s'en vient nicher ;

Il n'était pas trop bien vêtu,
Il allait nu pieds, attendu

Que l' bon Dieu avait oublié
De l' faire naître avec des souliers....

Mêm' que l' fond de son pantalon
Lui tombait jusques aux talons,

Et qu'on voyait par un grand trou
Pendr' sa chemise de chanvre roux.

Mais ça n' l'empêchait point, ma foi,
D'être aussi crâne qu'un fils de roi

Et de suivr' gaîment son chemin,
Tenant sa p'tit' sœur par la main....

Ils s'en allaient, tous deux, chantant
Un' vieill' chanson du bon vieux temps,

Du vieux temps où qu' l'enfant Jésus
Vagabondait comme eux pieds nus.

II

V'là qu'ils arriv'nt auprès d'un' croix
Ous qu'y avait un bon Dieu en bois.

Un bon Dieu en bois vermoulu
Si las d'etr' là qu'i n' tenait plus.

Se sont tout d' mêm' mis à genoux
Devant l' pauv' Christ cloué d' vieux clous.

Puis ont dit bien dévot'ieux
Le "Notre Pèr' qui ét's aux cieux",

Ont dit le *Pater* et l' *Ave*
Comm' du temps qu' leur maman vivait.

I's ont prié de tout leur cœur,
Le grand frèr' pour sa p'tit' sœur.

Et la p'tit' sœur pour son frèr' grand
Et tous les deux pour leurs parents....

Et v'là que l' bon Dieu tout à coup
Leur a fait sign' de s' mettr' debout,

Et puis, i' leur's a dit comm' ça,
Comm' quand avant qu'il trépassa ;

I leur's a dit comm' i' vous le dis :
"Venez à moi, les tout petits !

Je n' suis qu'un bon Dieu trépassé,
Mais la d' la mouss' qui m'a poussé,

A' a d' la mousse vert' qu'a poussé dru
Su' mon pauvr' corps qu'était tout nu ;

Vous y dormirez bien chaud'ment
Comm' dans le lit à votr' maman.

V'là donc qu'i se sont mis au pieu,
Et mêm' que c'est, que c'est l' bon Dieu

Qui, dans leur lit de grand chemin,
Les a bordés de sa propr' main.

Ils ont dormi à tu à toi,
Dans l'auberg' bleu' qu'a l' ciel pour toit,

Et les étoil's jolies, dans l'air,
Plus qu'un' veilleuse veillaient clair.

III

Un vieux chên' qu'était là tout près,
Voyant l' grand vent qui accourait,

A dit au grand vent de la nuit :
"—Tais-toi donc ! faut pas fair' de bruit !

Y a l' bon Dieu d' bois qui est là haut
En train d'endormir deux p'tiots,

Deux petiots qu'ont si tant marché
Qu'ils ont leurs pauv' pieds écorchés...."

"—C'est bon ! qu'a dit le vent des cieux,
J' vas leur chanter pour qu'i dorm' mieux."

S'est mis à chanter le grand vent
Un' chanson de petit enfant,

Si bell', si douce en vérité,
Qu' la nuit pleurait d' l'entendr' chanter.

Ça vous caressait les d'ux p'tits
Comme un' musiq' de paradis.

Quand l' bon Dieu vit qu'i's dormaient cois
Il fit un signe avec son doigt,

Et par l'escalier bleu du ciel
Descendit l'Ange Raphaël.

"—Raphaël vois, ces innocents
N'ont plus ni papa, ni maman ;

Ils sont encor purs de péché,
Comm' neige où personn' n'a marché.

Fais un grand pli dans ton manteau
Met' les dedans, port'-les là haut.

Port'-les à ma mèr', de ce pas,
Mais surtout ne les réveill' pas.

S'il fraîchit, fais à leurs petons
Avec tes ail's un édredon.

Ang' Raphaël, mon serviteur,
Prends soin du frère et de la sœur.

Et dis à ma bonn' mèr', chez nous,
De les bercer sur ses genoux,

De les bercer très doucement
Comm' du temps que j'étais enfant ;

Et de veiller toujours sur eux
Pour qu'à jamais ils soient heureux "

A l'Ange ainsi Jésus parla,
Au dir' du chên' qui était là,

Au dir' du chên' qui l'entendit
Et l' dit au vent qui l'a redit....

S'en fut Raphaël aussitôt,
Avec les p'tits dans son manteau ;

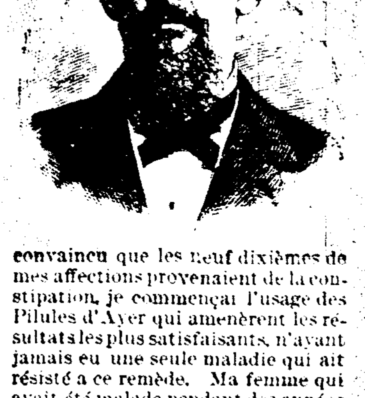
Et l' pauv' bon Dieu, l' bon Dieu en bois,
Resta tout seul sur sa vieill' croix,

Tout seul à songer dans son cœur,
Que le p'tit frère et la p'tit' sœur

Seraient joyeusement surpris
De s' réveiller en paradis.

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer
Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

FEUILLETON.

No 30 — Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

PREMIÈRE PARTIE.

XIV

L'ABNÉGATION SUPRÊME.

(Suite.)

—Mademoiselle, il y a à peu près un mois que des circonstances tragiques,—plus tragiques encore que nous ne nous l'imaginions tout d'abord,—m'arrachaient un aveu dont vous avez eu la bonté de ne pas vous montrer, à ce moment, trop offusquée. M. votre père étant aujourd'hui presque entièrement rétabli, je ne crois pas abuser de la bienveillance qu'on me montre dans cette maison, de la liberté qu'on m'y a toujours laissée avec vous, en renouvelant bien respectueusement, bien humblement, ma tentative. Je vous aime profondément, mademoiselle....

Quelques secondes, le visage de Jacqueline s'illumina.

Oh ! si cela avait pu être vrai ! Si, sincèrement, le vicomte de Fonteroche l'avait aimée ! Si réellement, il avait été prêt à lui consacrer sa vie !

Quelle preuve de l'innocence de sa mère !

Mais à cette minute même, ses yeux tombèrent sur la châtelaine de montre de Fonteroche, sur cette fleur de lis, ramassée par elle.

Et l'odieuse image s'évoquait, dans son esprit, de l'attitude si troublée, si explicite de la marquise, de cette toilette si provocante faite, au milieu de la nuit, en l'absence de son mari et lorsque sa fille pouvait la croire endormie, de cette petite mouche placée au coin des lèvres, le détail qui lui était le plus pénible, qui indiquait si bien la préméditation !...

Non ! Fonteroche n'était pas sincère, Fonteroche se sacrifiait, en ce moment, par un dévouement qui ne manquait pas de grandeur, à l'amour coupable qui était sa vie.

—Comme il faut qu'il aime ma mère de ne penser qu'à elle !.... Si je le repousse, et il sait qu'il ne peut en être autrement, le voilà chassé de cette maison qui était presque sienne, obligé même, pour accentuer sa comédie, de quitter Paris quelques temps .... Et cela, pour un rien, pour une idée, pour que moi, moi seule, je croie à l'innocence de ma mère !

Elle dit, affectant la gaieté :

—Je vous avoue, monsieur, que je n'ai guère eu le temps de réfléchir.

—Parce que vous avez été une admirable garde-malade, mademoiselle, que vous étiez uniquement absorbée par M. votre père ; mais moi, je voyais, je réfléchissais et me sentais chaque jour pénétré d'un peu plus d'admiration, de vénération pour l'exquise jeune fille que vous êtes....

—Oh ! quelle chaleur, monsieur !

—Raillez-moi, je n'en dirai pas moins ce que j'ai résolu de vous dire.

—Parlez, monsieur ; mais je ne vous croyais pas capable de tomber si éperdûment amoureux d'une petite fille contre qui vous exercez depuis trois ou quatre ans, toute votre causticité.

—C'est que j'essayais de me tromper moi-même, mademoiselle. D'abord, je me trouvais vieux....

—Ne vous calomniez pas. Trente-cinq ans, n'est-ce pas ?

—Trente-sept.

—Pas tout à fait le double de mes dix-neuf !

—C'est vous qui devenez caustique, tandis que je suis bien humble.

—Je fais de simples constatations, monsieur. Je ne vous en écoute pas moins, puisque vous voulez me faire croire à la sincérité de votre amour. Je vais tâcher, moi aussi, d'y croire.

Elle avait frémi en disant ces mots.

—Vous n'y croyez donc pas, mademoiselle ? balbutia Fonteroche, vite décontenancé.

—Pas beaucoup, monsieur. Cela vous aurait poussé si vite ! fit-elle, se remettant à rire.

—Cela germait depuis si longtemps, mademoiselle ! Oui, je me suis moqué de vous, de vos naïfs enthousiasmes, de vos enfantines envolées vers un idéal qui n'est plus, de vos petites colères contre les faiblesses du siècle... Au fond, j'étais de votre avis ; mais je vous en voulais d'avoir plus d'énergie que moi, de posséder cet enthousiasme qui m'a abandonné quand j'ai connu la vie ; je vous en voulais, inconsciemment, de me sentir inférieure à vous... Et j'admirais plus encore votre âme que votre beauté, qui pourtant se développait sous mes yeux...

—Ainsi, monsieur, vous m'aimez ?

—Oui, mademoiselle.

—Et vous en avez avisé mes parents ?

—Votre mère seule, jusqu'ici...

Il baissait la tête, et, durant quelques secondes, Jacqueline et lui regardèrent obstinément le tapis.

Il reprit timidement :

—J'attends, pour parler au marquis, que vous ayez bien voulu m'y autoriser.

—Donc.... très sérieusement, vous me demandez de m'épouser ?

—Sans aucun doute.

—Sans aucun doute.

—Et il n'y a pas là-dessous, quelque caprice, quelque gageur ?

—Une jeune fille peut-elle être aussi méfiante ?

—Ah ! monsieur, c'est qu'on voit des choses si étranges à notre époque !

Déjà disposé à battre en retraite, croyant avoir suffisamment parlé, le vicomte se leva et dit, d'un petit ton dépité :

—Je vois, moi, que vous ne me prenez pas au sérieux. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Elle se leva aussi, et, le visage très grave, les yeux fixes, brûlants, elle prononça :

—Vous croyez en Dieu, monsieur de Fonteroche ; vous n'êtes pas un dévot, mais jamais la foi ne vous a abandonné ?...

—Je ne suis pas en effet très pratiquant, mademoiselle, j'ai la simple foi du charbonnier ; mais je ne comprends pas très bien où vous voulez...

—Un de nos aïeux fut tué près de Saint Louis ; plus de vingt Fonteroche sont morts pour la France...

—Et je ne demande qu'à en faire autant, mademoiselle.

—Je n'en doute pas, monsieur ; vous n'auriez qu'à imiter votre père qui est tombé à la tête de son escadron en 1870. Votre mère en mourut de chagrin, n'est ce pas ?

—Tout cela vous prouve, mademoiselle, que si notre race n'est pas illustre comme celle des d'Auseraie, elle mérite quelque estime.

—Une grande estime, monsieur, ne fût-ce que pour ce Fonteroche qui, loyal royaliste mais soldat de France avant tout, refusa d'émigrer en 1703, fit les guerres de la Révolution et de l'Empire, refusa toute faveur, sauf la croix, ne voulut pas être général, quoiqu'il eût reçu, m'a-t-on dit, une trentaine de blessures. Eh bien ! monsieur, vous pensez comme moi, que nous reverrons tous ces héros dans une autre vie, ainsi que votre mère qui a laissé la réputation d'une femme aussi sainte qu'aimable. Sur le salut de votre mère, monsieur, sur la mémoire de votre père et de tous ceux dont vous descendez, jurez-moi que vous ne m'avez menti en rien et que, si je répondais "oui !" vous n'hésiteriez pas à m'épouser !....

Ah ! vous venez de trembler, monsieur ; vous hésitez...

Il chancelait, tout bouleversé, la gorge étranglée.

—Allons, n'en parlons plus, monsieur, dit dédaigneusement Jacqueline. Et.... et....

Il semblait vouloir insister.

—Laissez-moi, je vous en prie, murmura-t-elle. Laissez-moi !

Elle sentait qu'elle allait éclater en sanglots.

—Adieu donc ! fit-il sourdement.

Et il se dirigea vers une porte qui lui permettrait de s'en aller sans repasser devant Mme d'Auseraie.

Mais en ce moment, la voix du marquis retentit.

—Eh bien, Fonteroche ?

Il entrait dans le petit salon. Il n'eut qu'à jeter les yeux sur sa fille et sur le vicomte pour comprendre que quelque chose d'anormal se passait entre eux.

—Qu'y a-t-il, Jacqueline ?

Par un prodigieux effort elle refoula ses larmes et articula :

—Mais...... rien, père !

Fonteroche s'était retourné.

—Permettez-moi de parler, mademoiselle.

Et il alla fermer la porte que le marquis avait laissée entr'ouverte.

—Vous ne cesserez pas de vous chamailler ? interrogea railleusement M. d'Auserale.

—Oh ! non, père ! répondit Jacqueline d'un ton amer ; je ne me "chamaille" plus avec personne.

—Surtout avec moi, prononça mélancoliquement le vicomte.—Mon cher marquis, j'ai commis une grosse imprudence et en suis cruellement puni. Je vais vous expliquer la chose en peu de mots. M'étant aperçu qu'une affection trop tendre remplaçait dans mon cœur la camaraderie qui existait autrefois entre Mlle d'Auseraie et moi, j'ai cru devoir le lui avouer, à elle d'abord. Sachant toute la bienveillance dont vous m'honorez, je ne voulais pas être..... imposé en quelque sorte à mademoiselle par une amitié que je ne mérite peut-être pas. Je voulais connaître ses sentiments dans toute leur liberté, avant de vous parler à vous-même de mon amour..... Mlle Jacqueline ne m'aimant pas, je prends congé de vous, marquis ; je ne saurais revenir dans votre maison sans y trop souffrir et sans y être importun. Adieu pour quelques mois, peut-être un an, jusqu'au jour où un plus heureux que moi aura donné à Mlle d'Auseraie le bonheur qu'elle mérite. J'espère qu'alors, marquis, vous voudrez bien me laisser reprendre une petite place à votre foyer.

Il s'inclina profondément devant le père la fille et sortit brusquement.

Le marquis allait interroger Jacqueline, demander de plus longues explications, mais la jeune fille balbutia :

—Non....non.... laissez moi.. Je vous en prie..–

Et le visage soudainement baigné de larmes, elle s'enfuit et s'enferma dans sa chambre. Elle y passa près d'une heure, accroupie sur sa petite chaise d'enfant, en proie à une douleur qui s'exaspérait, qui grandissait de minute en minute.

La pitié que lui avaient inspirait un instant l'abnégation, le renoncement de Fonteroche, faisait place à une terrible indignation qui se résumait par les cris de :

—Comédiens !.... Comédie !... Menteurs !... Tous, tous !... Oser me parler d'amour, lui ! Ne pas hésiter à porter le trouble dans le cœur d'une vierge qui, en somme, aurait pu croire à ses mensonges. Car enfin, si je n'avais pas su avec certitude qu'il mentait, je l'aurais écouté avec bienveillance... L'ami de mon père, de... ma mère.... avait donc besoin qu'il vînt renouveler mes tortures ?... Ah ! que de souffrances me réserverait encore le monde, si je ne vous avais pas, mon Dieu !... Mais je vous ai ! vous me sauverez.... En vous seul, je puis enfin trouver la paix...

Elle se jeta à genoux, les bras appuyés sur son lit, les yeux suppliants levés vers le petit Christ d'ivoire suspendu au milieu de la draperie. Et elle allait prier, lorsqu'elle se souvint que ce Christ avait été donné à sa mère, qui le lui avait transmis, par Fonteroche, un bijou de sculpture acheté dans une vente comme un bibelot, un objet de curiosité.

Son âme était si secouée qu'elle faillit arracher la divine image de son lit. Mais elle se blâma, bien tristement.

—A quoi en suis-je arrivée ?... N'est-ce pas toujours le Christ, celui qui a pardonné à ses bourreaux ?... Qu'importent les mains par lesquelles ce crucifix a passé ?...